

Vieux souvenirs

Cet été 1918, à l'arrière de nos troupes, au sud du col du Bonhomme, les Américains truffaient littéralement nos forêts de torpilles aériennes. Des camions automobiles transportaient les explosifs et les hommes, les déposaient au bord des chemins forestiers.

D'autres, en équipes, les dispersaient sous bois. On parlait ouvertement d'une offensive déclenchée par l'armée américaine qui devait atteindre le Rhin et libérer l'Alsace.

Mais cette offensive n'eut pas lieu, et les torpilles ne furent enlevées que bien après l'armistice.

J'étais allé un jour en tournée dans la forêt de Ventron, je ne sais plus à quel sujet. Vers midi, je m'étais dirigé avec le brigadier qui m'accompagnait vers le col d'Oderen, afin de nous abriter à la cabane forestière pour y déjeuner. Le poste militaire qui occupait le col avait été déplacé et nous étions seuls.

Nous achevions notre repas quand une pétarade de moteur se fit entendre du côté vosgien : une automobile américaine arriva et s'arrêta juste comme nous nous précipitions hors du chalet. Un officier grisonnant, mit pied à terre, le chauffeur restant au volant ; salut et présentations. J'entendis vaguement un nom étranger précédé d'un « du » bien accentué ; allons, pensais-je, encore un immigré qui veut s'anoblir.

Il me demanda si la route du col était en bon état vers l'Alsace, étant chargé de la reconnaître. Je lui répondis affirmativement ; cette route avait, en effet, été rechargée et cylindrée l'année précédente ; toutefois, ajoutais-je, il suffit d'un orage dans la montagne pour y créer des obstacles, et même pour y rendre une section impraticable.

« C'est justement l'objet de ma tournée, dit-il ; je dois rendre compte et vérifier si elle est praticable sans réparations. »

Comme je m'étonnais qu'il parlât un français si correct et sans accent, il sourit, tira son portefeuille et en sortit une carte qu'il me présenta. Je lus le nom : DURAIN-STUART.

« Ah ! Fis-je surpris ; Durain est un nom typiquement vosgien, et Stuart, un nom écossais ». « Oui c'est exact, dit-il, mais Stuart, comme vous dites, se prononce Stourt, en Amérique ».

« Alors, interrogeais-je, une partie de vos ancêtres étaient vosgiens ? »

« Oui, tous, et moi aussi » et me prenant familièrement par le bras, il m'entraîna un peu plus loin, « je suis né et j'ai été élevé dans un coin de la montagne vosgienne, dit-il, dans une de ces maisonnettes accrochées au versant de la vallée sous la forêt. Nous n'étions pas riches, certes, mon père était bûcheron. Ma mère, et moi-même qui ne fréquentais guère l'école que l'hiver, nous cultivions de petits lopins de terre et du fourrage pour la vache. Nous vivions médiocrement mais nous l'ignorions, et surtout nous étions indépendants et

n'avions pas de gros soucis, lorsqu'un jour, mon père eut la poitrine serrée sous la cime d'un sapin qu'il ébranchait et qui pivota sur lui ».

Ne pouvant plus travailler en forêt, il dut se proposer comme journalier dans les fermes des environs. Mais le travail manquait souvent et les ressources s'épuisaient. Et l'hiver approchait qui serait dur à passer : disette et froidure en perspective.

Un soir, mon père ne rentra pas, et cette nuit là, ma mère, inquiète ne put fermer l'œil.

Il s'amena à l'aube, épuisé de fatigue ; il était allé à la contrebande en Alsace et rapportait vingt kilogrammes de tabac qu'il parti vendre hors de la zone, du coté d'Épinal. Ce fut pour nous un répit.

Au printemps, mon père, dont la santé ne se rétablissait pas, voulut renouveler sa tournée de contrebande, et se fit prendre par la douane. On apprit par la suite qu'il avait été vendu par ses concurrents. Un groupe de contrebandiers qui transportait aussi du tabac, l'accueillit, et on lui désigna un sentier qu'il devait suivre avec un compagnon. Les hommes devaient se regrouper dans une grange, à la sortie de la forêt. Mais à peine les deux hommes eurent-ils franchi le fossé frontière, qu'ils tombèrent sur deux douaniers français ; il y eut une courte lutte, frappé, mon père frappa : mais son compagnon, complice sans doute s'éclipsa. Seul contre deux hommes armés et qui représentaient la loi, mon père se rendit. Il fut conduit au poste où il dut faire certifier son identité par un ami qui habitait par là. On le relâcha, mais sa cargaison était confisquée et il dut aller en prison.

Il ne put en supporter le régime et mourut, nous laissant seuls et sans ressources. Il fallait vendre la vache et la bicoque, descendre dans la vallée, et entrer à l'usine. Aujourd'hui c'est normal, mais à l'époque, pour des gens qui, libres et indépendants ont toujours vécu au grand air, c'était bouleversant. Et puis l'opprobre qui pesait sur nous faisant souvent pleurer ma mère.

À cette époque, atteints par le chômage, des vosgiens émigraient pour l'Amérique. Déjà une dizaine d'années auparavant, il en était parti quelques-uns. Ma mère avait une sœur, ma marraine, qui avait fait partie du premier groupe d'émigrants. Elle s'était mariée là-bas avec un entrepreneur de bâtiments qui avait réussi à se créer une solide situation. Le ménage était sans enfants et marraine, deux fois l'an, pour la fête et pour Noël nous envoyait quelques dollars. Je l'appelais ma tante d'Amérique.

Je lui écrivis en lui dépeignant notre triste situation. Son mari fit les démarches nécessaires, on passa outre les obstacles et nous fûmes autorisés à entrer aux États-Unis. Pour terminer, je vous dirai que le mari de ma tante fut un père pour moi. Quand mourut ma mère, il m'adopta et me donna son nom : Stuart.

Il m'avait fait, d'ailleurs, donner une solide éducation et me céda son entreprise.

Venu dans les Vosges, j'ai été saluer au passage la porte de la prison où est mort mon père, et le cimetière où il repose. Je voulais aussi revoir la maison natale, mais elle a été démolie. C'était le seul bien qui m'eût rattaché au sol vosgien.

« Mais, ajoutai-je, comme il allait me quitter, vous aller détruire toute l'Alsace avec cette masse d'explosifs que vous accumulez ! ».

« Il le faudra sans doute, me dit-il, car les allemands voudront la défendre jusqu'au bout. Or vous, les Français, vous êtes trop sentimentaux pour que cette tâche vous soit abandonnée. En voulant épargner villages et populations, vous feriez le jeu de l'ennemi et cela ne servirait qu'à prolonger la lutte et accumuler inutilement les ruines ».

« Adieu, fit-il en me tendant la main ».

« Adieu, répondis-je et j'ajoutais : Que Dieu vous garde, et n'oubliez pas nos sapins ! ».

« Ah ! cela non ! » dit-il d'une voix forte et rejoignit son compagnon dans la voiture qui s'engagea sur les lacets descendant vers l'Alsace.

Bien plus tard, au cours de la dernière guerre, quand les Américains pilonnaient le sol français, je pensai souvent à l'opinion du lieutenant Durain Stuart relative à la conduite de la guerre.

Joseph VALENTIN (1875-1964)